Document généré le 12 oct. 2024 03:42

Cahiers de recherche sociologique

Présentation : regards croisés sur l'Analyse du discours

Dimitri Della Faille et Élias Rizkallah

Numéro 54, hiver 2013

Regards croisés sur l'Analyse du discours

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1025990ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1025990ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Athéna éditions

ISSN

0831-1048 (imprimé)
1923-5771 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Della Faille, D. & Rizkallah, É. (2013). Présentation : regards croisés sur l'Analyse du discours. *Cahiers de recherche sociologique*, (54), 5–16. https://doi.org/10.7202/1025990ar

Tous droits réservés © Athéna éditions, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Présentation
Regards croisés sur l'Analyse du discours

Dimitri della Faille et Élias Rizkallah

Depuis quelques années, nous constatons un intérêt croissant pour l'analyse du discours envisagée autant comme outil méthodologique, comme propos disciplinaire que comme manière d'examiner les relations sociales à partir de la production de sens dans l'oral, l'écrit et l'image. Mais, dans leur découverte de l'analyse du discours, les analystes en devenir font face à un certain étourdissement qui pourrait paralyser tout effort de la saisir. En tant qu'enseignants, nous faisons une place importante à l'analyse du discours, à sa méthodologie et à sa manière d'envisager les relations sociales. Mais nous sommes très souvent confrontés aux sentiments d'incertitude, de désemparement de celles et ceux qui cherchent à découvrir les modalités de l'analyse du discours.

Ce numéro spécial des *Cahiers de recherche sociologique* est principalement le résultat d'un colloque que nous avons organisé à Montréal le 10 et 11 mai 2012 dans le cadre du congrès annuel de l'Association pour le savoir (ACFAS). Ce colloque a réuni près d'une trentaine d'analystes du discours en provenance du Québec, du Canada, d'Europe et d'Afrique. Nous nous étions rassemblés autour de ce constat d'étourdissement face à la diversité des analyses du discours et ainsi, nous avions décidé d'amorcer une réflexion commune autour du discours, de ses conceptions, de sa discipline d'analyse, de son insertion au sein des sciences sociales et humaines, mais aussi autour de la diversité des approches pratiques ou méthodologiques d'accès à la production de sens comme élément d'analyse des relations sociales.

Ce colloque a donné la possibilité à des analystes du discours de différentes disciplines (telles la sociologie, la psycho-sociologie, la science politique et les sciences de l'information et de la communication) à se déplacer à Montréal pour venir se prononcer sur les plans méthodologiques et épistémologiques de leurs pratiques afin d'enclencher une réflexion multidisciplinaire et peut-être même, transdisciplinaire.

Il s'agissait, lors du colloque, d'amorcer des discussions sur la proposition épistémologique de l'analyse du discours et sur sa place dans les sciences sociales, les sciences humaines et dans leur histoire contemporaine. Il s'agissait aussi de réfléchir aux limites de l'analyse du discours et à ses spécificités par rapport à d'autres approches théoriques ou méthodologiques. Cependant, ce numéro spécial n'est pas, à proprement parler des « actes de colloque ».

Les versions finales des textes retenus pour ce numéro ne sont pas nécessairement issues du colloque. Tous les textes ont d'ailleurs fait l'objet d'une stricte évaluation scientifique pour en arriver à un total de huit contributions originales. Il faut ainsi voir ce numéro bien plus comme des propositions de réflexions théoriques et méthodologiques à propos du discours et de son analyse que comme une volonté de diffuser des textes issus de conférences. Ce numéro cherche à favoriser l'analyse du discours afin de tisser des liens entre différentes approches. C'est aussi l'intention que nous partagions tous deux lorsque nous avons participé, avec des collègues d'Europe, à la création de ce qui est devenu officiellement en 2013 un groupe de travail « sociologie du langage » de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF).

Il n'est pas anodin de noter que le présent numéro des *Cahiers de recherche sociologique* est le deuxième numéro consacré à l'analyse du discours dans les *Cahiers* depuis leur création en 1983. Le numéro d'avril 1984 était en effet consacré à ce sujet. Intitulé « Le discours social et ses usages », ce numéro a été dirigé par Gilles Bourque, Jules Duchastel et Régine Robin du département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Ainsi, trente ans et quelques générations d'analystes plus tard, il nous a semblé nécessaire de consacrer un nouveau numéro des *Cahiers* à l'analyse du discours vue sa grande diversité actuelle.

Dans la présente introduction, nous commencerons par relever les constats qui ont motivé l'organisation du colloque et du numéro. Ensuite, nous évoquons le contexte social, politique et culturel dans lequel les travaux pour ce numéro ont commencé, comme nous le verrons, ce contexte n'est pas sans justifier ce numéro. Enfin, nous présenterons brièvement les quelques textes qui constituent ce numéro.

La diversité des approches de l'analyse du discours

Comme nous l'avons relevé, il faut le reconnaître, l'analyse du discours englobe une variété importante de conceptions et de pratiques dans sa désignation, dans sa diversité de traditions, dans ses multiples orientations théoriques, dans ses usages à travers les différentes disciplines en sciences humaines et sociales, dans sa variété d'objets ou dans son mode d'analyse. Les conceptions diverses du discours et de son analyse ont de quoi décontenancer.

La diversité des approches théoriques de l'analyse du discours

La diversité des approches théoriques que l'on retrouve en analyse du discours est peut-être à l'image des différentes contributions philosophiques, linguistiques et sociologiques qui ont fondé l'analyse du discours dont on reconnaît qu'elle apparaît comme une tentative de former une discipline ou du moins une approche théorique des relations sociales à partir des années 1960 et de ce qu'il est convenu d'appeler le « tournant linguistique ». Par exemple, l'on peut reconnaître dans les travaux du début du XXe siècle dans l'anthropologie de Bronisław Malinowski, dans la linguistique de Ferdinand de Saussure et de Zellig Harris, dans les analyses littéraires de Mikhaïl Bakhtine, et plus tard dans la philosophie de Ludwig Wittgenstein, dans les réflexions sur cercle linguistique de Prague et dans les travaux de Roman Jakobson, des éléments de contributions à ce qui fondera plus tard les courants des analyses du discours.

Plus près de nous, dans les années 1960 en France alors qu'émergeait un intérêt marqué pour le discours ou plus généralement pour la fonction symbolique et l'activité langagière (e.g. les travaux d'Émile Benveniste), plusieurs analystes commencent à se réclamer de l'analyse du discours. Michel Foucault se penchait alors, entre autres, sur le discours psychiatrique et médical comme lieu de formation de normes. En même temps, Michel Pêcheux, influencé par le philosophe marxiste Louis Althusser, réfléchit aux modalités de l'analyse du discours et propose des dispositifs automatisés. On peut aussi penser à la sémiologie de Roland Barthes où, à cette même époque, il amorça des travaux sur les systèmes de signification qui visaient à interpréter les phénomènes de société à travers l'interprétation des signes et de la communication. Dans les années 1970, Michael Halliday proposait, dans le monde anglo-saxon, une grammaire fonctionnelle qui visait à expliquer comment le langage fonctionnait comme un système de communication. À cette même époque, aux États-Unis, les courants de l'ethnométhodologie et

de l'interactionnisme symbolique ouvrent en sociologie des sentiers que les analystes du discours emprunteront plus tard. Il s'agissait par exemple pour Harold Garfinkel de montrer la construction de l'ordre social dans les interactions. Pour Erving Goffman et Howard Becker, influencés par les philosophes pragmatistes George Herbert Mead et Charles Cooley, il s'agissait, en s'intéressant aux interactions quotidiennes, de montrer comment la société se produit à partir de la production de symboles et de sens.

L'analyse du discours actuelle est complexe, et elle tient, comme nous l'avons indiqué, sa complexité de la grande diversité de ses sources théoriques, comme nous venons de l'illustrer. Certaines des approches du discours parlent d'analyse « du » discours, d'autres, d'analyse « des » discours et d'autres encore d'analyse « de » discours. Ces appellations sont en lien avec le statut accordé à la conception du « discours », notion usuelle communément désignée comme produit distinct et distant des faits et du réel ou comme genre oratoire. Ainsi, cet objet si fuyant et opaque, malgré sa matérialité et son inéluctable présence dans tout phénomène social a été conçu de manières différentes et complémentaires[1]. D'abord comme usage du langage ou sa mise en acte socialement attestée et effective. Ensuite comme l'univers de ce qui se dit et de ce qui s'est dit dans des époques et lieux différents et par différents locuteurs. En d'autres termes, comme l'espace global mais non délimitable du dire, du dit et de leurs circulations. Et enfin comme objets empiriques dont la constitution est supposée homogène et socialement organisée (tels par exemple les discours politiques, juridiques, religieux, médicaux). Si dans ce numéro spécial des *Cahiers*, nous avons choisi de proposer des articles en analyse « du » discours, le lecteur le constatera, certains auteurs sont plus proches de l'analyse « des » discours ou « de » discours.

Si une certaine analyse du discours a un temps caressé l'idée de constituer un champ disciplinaire à part entière, force est de constater que ce projet est toujours inachevé. En effet, on retrouve l'analyse du discours, comme méthodologie et comme manière d'envisager les relations sociales dans pratiquement tous les domaines des sciences sociales : en sociologie, en anthropologie, en psychosociologie, en science politique, en linguistique et en études de la communication. Comme elle appartient à de nombreux champs des sciences sociales et humaines, l'analyse du discours est traversée par les différentes idéologies ou approches théoriques qui donnent forme à l'examen des relations sociales et qui sont autant de courants ou d'orientations théoriques. Ainsi, il existe une analyse du discours marxiste et une

1. François Leimdorfer, *Les sociologues et le langage*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. 167-168.

analyse du discours féministe. Il en existe aussi qui sont inspirés par la théorie critique. L'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie sont également deux courants théoriques importants de l'analyse du discours par leur focalisation sur la notion situation. Le postmodernisme, comme critique de la rationalité moderne et comme attitude face aux faits sociaux, est peut-être aussi une des branches contemporaines les plus remarquables de l'analyse du discours. D'autres courants théoriques contemporains comme les études postcoloniales et les théories de l'intersectionnalité sont actuellement des grandes contributrices de l'analyse du discours.

On peut également noter que l'analyse du discours est diversifiée dans sa relation à la langue. Certaines analyses du discours font une place importante à la langue comme système dans et par lequel se situent différentes dynamiques sociales. Par exemple, l'étude de la pragmatique du langage, de l'énonciation, de la rhétorique ou de l'argumentation, la psychologie discursive (*Discursive Psychology*) et le courant de l'analyse critique du discours (*Critical Discourse Analysis*) font peu ou prou appel à une théorie de la langue. Toutes ces approches situent le discours dans la langue, dans sa structure et dans sa réalisation. Mais, d'un autre côté, il existe aussi des analyses du discours, proches de la sociologie de la connaissance ou de l'épistémologie sociale qui ne s'appuient pas sur une théorie linguistique. C'est le cas, par exemple, des travaux de Chantal Mouffe, Ernesto Laclau et Giorgio Agamben. C'est aussi le cas des études culturelles (*Cultural Studies*) et des sociologues comme Stuart Hall. L'on retrouve également cette tendance à analyser le discours sans référer à une théorie linguistique dans la majorité des analyses conversationnelles issues de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie.

La diversité des approches pratiques du discours

En plus d'être confrontés à la diversité des approches théoriques du discours que nous venons de survoler, l'apprenti analyste du discours est sans doute quelque peu envahi d'un sentiment de vertige face à la diversité des approches pratiques du discours. En effet, l'analyse du discours s'intéresse, par exemple, aux conversations, aux discours publics, aux entrevues, aux documents institutionnels ou aux messages médiatiques. Cette liste est bien courte, car selon notre délimitation – très inclusive – de l'analyse du discours, il est possible de se pencher sur tous les messages, les actes de communication et pratiques langagières que l'on retrouve dans le texte, dans l'oralité ou dans l'image.

Corollairement à cette variété des matériaux, se rajoute un niveau de complexité supplémentaire, l'on dit souvent que deux grandes traditions orientent la pratique de l'analyse du discours. La première est française et

la deuxième est anglo-étasunienne. Du point de vue de la méthode, cette deuxième tradition cherche souvent à caractériser les éléments du discours en catégories, qu'elles soient sociologiques ou sémantiques, alors que la première cherche à accéder au discours sans que l'analyste passe par une étape préalable d'interprétation par une classification. Mais, en fait, même si l'on peut établir l'existence de ces traditions d'analyse de discours, cela cache en réalité une plus grande complexité. On retrouve en France tout autant une analyse quantifiée du discours, quand il s'agit de textes, qui sont alors conçus comme des données textuelles qu'une analyse du discours comme idéologie qui n'a pas recours à la quantification. Dans le monde anglo-étasunien, on retrouve aussi plusieurs courants. D'un côté, il existe une analyse du discours qui est fondée dans l'analyse grammaticale fonctionnelle et structurelle (e.g. Halliday), mais l'on note aussi une importante analyse du discours fondée dans les approches interactionnistes.

Au-delà des traditions et de la diversité des matériaux de l'analyse du discours, il est possible de noter que le rapport à la méthode d'analyse – soit la formalisation des procédés – diffère selon les approches qu'il convient de situer sur un continuum. En effet, il existe d'un côté une analyse du discours conçue comme une posture d'écoute du langage où l'on présuppose la pertinence des éléments sélectionnés par le fait de les rendre rationnel et signifiant dans un contexte et pour une audience spécifique, et ce, avec ou sans recours à une théorie du sens surplombante. Dans ces cas, comme avec Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, Jürgen Habermas, voire avec Marc Angenot et Régine Robin ou encore quelques approches énonciatives, pragmatiques ou en *Cultural Studies*, il est possible de concevoir la « méthode » de l'analyse du discours comme « attitude philosophique » ou approche intuitive face à des données discursives.

De l'autre côté du continuum, l'on retrouve, sous l'influence encore présente de la tradition de l'analyse de contenu, et au nom de l'artifice d'un formalisme des opérations mais surtout au nom de la pertinence des produits, une grande place laissée pour des démarches méthodiques, analytiquement divisée en unités et par étapes allant de la constitution fine d'un corpus représentatif, à la fois homogène et hétérogène, à des grilles d'analyses plus ou moins élaborées en fonction de la ou des dimensions prises en considération. Bien entendu, il y a plusieurs approches qui se situent entre ces deux extrêmes du continuum. Insistons tout de même sur le fait que s'il y a formalisme des opérations en analyse du discours, il ne faut pas y voir le signe qu'on aurait affaire à des méthodes dites quantitatives, envisagées comme

formalisées, que l'on opposerait aux méthodes dites qualitatives, souvent identifiées comme étant éloignées de tout formalisme.

Au contraire, l'analyse du discours est en porte-à-faux face à cette distinction. En effet, en linguistique de corpus, il est possible de noter l'absence de formalisme, surtout quand elle se limite à des requêtes ponctuelles, alors que dans la théorisation enracinée ou ancrée (*Grounded Theory*), dont quelques usagers se proclament de l'analyse discursive, il est possible d'atteindre de très hauts niveaux de formalisme dans les opérations.

Comme le lecteur l'aura soupçonné, l'analyse du discours a recours à de nombreuses démarches analytiques. Elle utilise par exemple l'analyse thématique, l'analyse de contenu, l'analyse de l'énonciation ou de la transtextualité. Le mode d'analyse peut aussi être manuel, effectué à même le papier ou dans un logiciel de traitement de texte. Mais, il peut aussi recourir davantage à l'ordinateur qui viendra ainsi, grâce à des logiciels spécialisés, assister l'analyste dans son examen systématique du discours. Les logiciels disponibles pour l'analyse du discours sont eux aussi variés. L'on retrouve des logiciels qui assistent l'analyste dans sa codification thématique sociologique ou sémantique du texte, ou de l'oral « textualisé » au préalable. Entre autres, il s'agit des logiciels d'analyse qualitative assistée par ordinateur que l'on appelle CAQDAS pour *Computer-Assisted Qualitative Data Analysis Software*. Mais l'on retrouve aussi des logiciels qui permettent d'envisager le texte comme un ensemble de données qui peuvent être sectionnées, comparées, mesurées et quantifiées. C'est sans compter les nombreux logiciels récents qui assistent l'analyste dans son examen de l'image fixe, de la vidéo et du son.

Ces constats de la diversité des approches théoriques et pratiques de l'analyse du discours constituent une dimension importante de la motivation qui nous a habités lors de l'organisation du colloque de l'ACFAS. Nous avons voulu, dans ce numéro spécial des *Cahiers*, donner au lecteur accès à des textes dont la diversité est représentative de la complexité des champs des analyses du discours. Mais il existe une raison supplémentaire à notre désir de pousser notre réflexion sur l'analyse du discours. Cette raison se trouve dans un large mouvement social qui a animé le Québec en 2012.

Réflexions sur le discours et le contexte social de la production de ce numéro

Avant de passer à l'introduction des articles, nous aimerions rapidement relever le contexte social, politique et culturel particulier dans lequel ce numéro a été constitué. Karine Colette y accorde une place importante. Ce numéro

spécial et le colloque de l'ACFAS ont été organisés dans le cadre d'un mouvement social à l'œuvre au Québec qui a mené, entre février et septembre 2012, plusieurs centaines de milliers de manifestants dans les rues du Québec. Ces manifestants étaient principalement réunis autour d'une mobilisation étudiante contre une hausse planifiée de 82 % des frais de scolarité dans les universités au Québec. Alors que le colloque se tenait au Palais des congrès, endroit devenu symbolique du Printemps érable par ses affrontements survenus trois semaines avant le colloque, on dénombrait déjà plus de 1000 arrestations dont certaines nous ont touchés durement, nous et nos universités respectives.

Après le colloque de mai 2012, le mouvement s'est rapidement élargi et s'y sont greffées des revendications sociales plus larges, qu'elles soient écologistes, féministes, de justice sociale ou encore anticapitalistes. C'est ce qui a été convenu d'appeler alors le « Printemps érable » en écho aux luttes dites du « Printemps arabe ». Alors que nous organisions le colloque, en tant qu'analystes du discours, il était impossible ne pas relever le rôle prépondérant de la production de l'oral, du texte et de l'image. Il était impossible ne pas mettre en relation le processus de production de sens et les forces sociales. Dans ce contexte, la matérialisation des conflits, des luttes et des visions du monde est apparue de manière claire dans l'espace discursif, comme peut-être rarement auparavant dans nos carrières de chercheurs. Au quotidien, les analystes que nous sommes avons relevé les règles, les stratégies, les catégories sémantiques et l'argumentation qui sont des éléments de l'examen du discours.

Alors que nous dirigions ce numéro spécial, le discours est apparu de manière évidente comme une pratique, comme une action sociale et comme un lieu politique. Mais aussi comme un moyen de communiquer des valeurs et du sens et comme un lieu de circulation, d'imposition et de rejet de valeurs. Bien sûr, le discours relève aussi des aspects peut-être plus « ordinaires » ou « prosaïques » de la production de sens par l'oral, le texte et l'image. Cependant, lors dudit « Printemps érable », les forces à l'œuvre ont peut-être rendu plus apparent et flagrant le système organisé et socialement construit qu'est le discours. Les stratégies de domination, de lutte et de contestation qui constituent le discours et qui sont permises par la production de sens étaient palpables et facilement accessibles, même pour le chercheur dont l'« imagination sociologique » est peu inspirée.

Entre autres, nous avons pu noter les nombreux affrontements permis et situés dans le langage entre des acteurs aussi variés que le Gouvernement du Québec, la ministre de l'Éducation, les figures d'« autorité » politique et économique, les associations étudiantes, les groupes informels aux revendi-

cations diverses, les syndicats de professeurs, les directions d'établissements postsecondaires, les journalistes et les faiseurs d'opinion. Durant cette période de forte mobilisation sociale dans les rues et dans l'espace médiatique, nous avons pu observer quelques affrontements. Entre autres, il a été question de la manière de qualifier ce mouvement. S'agissait-il d'un « boycott », tel que le ministère en avait imposé un mot d'ordre ou d'une « grève », tel que qualifié par les associations étudiantes. Le premier relevait d'un caractère individuel et consumériste ; le deuxième d'un caractère collectif, solidaire qui permet la reconnaissance des luttes sociales.

Il s'agissait encore de la qualification du mouvement et de la nature des acteurs collectifs qui s'y sont illustrés. Les personnages publics qui y étaient associés étaient-ils des « leaders », des « présidents » ou encore des « porte-parole » ? Il s'agissait aussi d'adopter une position éthique, praxistique et idéologique face aux actions des associations et des personnes mobilisées. Il a été question de définir la violence. Que constitue une violence se sont demandés les acteurs de ce « Printemps érable » ? Les questions ont fusé de toutes parts. Peut-on qualifier de violence une intimidation, une destruction de mobilier urbain, une brutalité et une répression policière ou encore une violence systémique qui ferme les portes de l'éducation supérieure à certains groupes ?

Si, dans un moment pratiquement sur-réel, le 26 avril 2012 la ministre de l'Éducation déclarait qu'on « ne peut plus jouer sur les mots, on ne peut plus utiliser l'ambiguïté pour échapper à ses responsabilités », pour l'analyste du discours, il est apparu clairement que ces luttes de sens n'appartiennent pas à un domaine désincarné, virtuel, abstrait que serait le monde des mots qui serait extérieur à la « réalité » matérielle. Dans ce contexte, plus que jamais, nous avons été confortés dans notre idée que l'univers du discours est un univers de lutte. Le discours est une action sociale qui se fait au travers de l'oral, du texte et de l'image. Cette lutte, elle se gagne ou se perd à travers les médias sociaux, les médias traditionnels, les discours dans les assemblées et les débats sur différentes plateformes.

Alors, dans ce contexte, nous avons pensé qu'il était important de proposer, au travers de ce numéro spécial des *Cahiers,* un ensemble de textes permettant de mettre en valeur la diversité des regards sur le discours que nous avons tâché de faire se croiser.

Présentation des textes

Ce numéro commence avec le texte de **Claire Oger** qui, à partir d'une réflexion sur ses propres travaux (discours institutionnels en général et dis-

cours d'autorité en particulier) amorce dans « Formes et périmètres de l'interdisciplinarité : l'exemple de l'analyse des discours institutionnels » une étude sur l'interdisciplinarité nécessaire dans toute analyse du discours (École française), considéré comme « espace de spécialisation disciplinaire ». En effet, du moment où l'on part du principe du refus d'une analyse exclusivement interne, il est indéniable qu'il se doit d'y avoir une circulation et un dialogue à l'intérieur de ce que l'auteure désigne par « les disciplines du discours ». À titre d'exemple de terrain de dialogue, il est difficile de ne pas songer au rôle d'interface que joue la notion de contexte dans plusieurs approches (pragmatique, énonciation, etc.) et disciplines (sociologie, anthropologie, information-communication) tant par sa polyvalence que par sa nécessité pour faire sens ou pour contre-valider des hypothèses. En somme, Oger de conclure que ce décloisonnement des spécialités et la perte de compétence spécialisée se feront au profit de la richesse d'une pratique de recherche collective.

Ensuite, « Propositions théoriques pour une méthode d'analyses *sociologiques* des discours » de **Jacques Jenny** est un texte programmatique mais qui prend aussi la forme d'une réflexion par son auteur sur son legs de nombreuses années de recherche dans les domaines sociologiques et psychosociologiques, avec bien sûr des intérêts certains en formalisme logique, en épistémologie, en statistiques informatiques, mais toujours avec un souci d'applicabilité et de cohérence avec la complexité des phénomènes sociaux et les présupposés du chercheur. Dans un style dense et complexe, Jenny propose une boîte à outil de paradigmes préanalytiques pour des analyses *sociologiques* des discours, et ce, par le biais, d'une part ,des canevas tenant compte des conditions psychosociologiques de productions de sens et de circulation des discours et, d'autre part, du regard du chercheur selon la ou les perspectives privilégiées. En quelque sorte, cette boîte à outils que nous propose Jenny rejoint le souci constant que le chercheur se doit d'expliciter son dispositif de description.

Dans son texte intitulé « Distances et conciliations sur le statut du discours : autour d'une analyse émergente des discours du Printemps érable » **Karine Collette** aborde la question épistémologique, que nous pourrions situer dans un plan comparant *des* analyses du discours d'un même « objet », de l'équivalence des discours selon les différents aspects du langage retenus par l'approche ou la question de recherche. Une telle question est d'autant plus actuelle que le recours peu vigilant aux technologies informatiques peut laisser facilement croire à une uniformité des discours analysés. À travers les discours médiatiques dudit « Printemps érable », le texte illustre les différents états des discours et les nombreuses perspectives qui le constituent, met-

tant ainsi à mal l'idée du discours comme objet pouvant s'appréhender de manière comparable à travers les approches.

Dans la même veine de remise en question de pratique commune en analyse du discours, **Stéphanie Kunert** propose, dans son texte « Le paradoxe de la catégorisation discursive. Le cas de la co-construction des discours publicitaires et antipub », une réflexion sur les actes de découpage de l'objet d'étude. Il va de soi que toute analyse de discours nécessite des actes de découpage, et ce, au moins à deux moments. D'abord pour extraire l'objet du monde, soit la constitution du corpus d'étude le représentant, ensuite pour décrire ses unités d'analyse avec des catégories descriptives. Bien entendu, au moment des interprétations globales, il s'agira de replacer l'objet dans le monde en reconstituant ses relations complexes avec ce dernier. Par l'exemple des discours publicitaires et antipub, le texte de Kunert rappelle l'artificielle linéarité de cette démarche analytique et de sa conception de l'objet. En effet, on dit que l'hétérogénéité du corpus constitué se doit d'être aussi importante que son homogénéité, la première pour représenter l'interdiscursivité et la seconde pour les conditions d'énonciation. Mais cette opération de représentation par le chercheur se trouve à réifier des liens qui ne se découvrent qu'en fin de parcours, d'où le paradoxe de toute démarche itérative.

La contribution d'**Emmanuelle Brossais**, de **Nathalie Panissal** et de **Claudine Garcia-Debanc** à ce numéro s'intitule « Analyses plurielles d'un débat entre élèves. Émergence d'une méthodologie d'analyse thématico-argumentative ». Les chercheures représentent une expérience de recherche très fructueuse qui, à partir d'une étude en didactique des Questions Socialement Vives sur des débats relatifs aux nanotechnologies, a mené au développement d'une méthode d'analyse combinant analyse thématique et analyse argumentative. Ce faisant, cette recherche constitue un intéressant apport aux batteries des méthodes en analyse du discours une dimension de systématicité et d'exhaustivité, étant donné que bien souvent le contenu, la forme et l'interaction dans les pratiques discursives s'analysent de manière indépendante (par exemple : analyses thématiques, conversationnelles et argumentatives). En particulier, la véritable dimension interactive se trouve souvent sous-exploitée. Les résultats de l'expérience des chercheures montrent en effet la manière et l'intérêt de lier ces dimensions pour la compréhension des phénomènes.

Toujours dans des notes méthodologiques, le texte d'**Élias Rizkallah**, « L'analyse textuelle des discours assistée par ordinateur et les logiciels textométriques : réflexions critiques et prospectives à partir d'une modélisation des procédés analytiques fondamentaux », se veut une réflexion sur l'Analyse

de Texte par Ordinateur (ATO) et son emploi. L'auteur conçoit qu'une telle analyse est certes pertinente et efficace, mais il critique l'usage très souvent limité, dans l'analyse du discours français, aux logiciels de textométrie. Une telle analyse se base sur l'observation des interactions analytiques entre le chercheur et son matériel, en particulier ses opérations fondamentales pour « travailler » le texte et dégager du sens.

Le texte « Critique de la raison rhétorique. Pour une analyse heuristique du discours » de **Mawusse Kpakpo Akue Adotevi** se pose la question, audacieuse pour certains, non seulement de la relation entre rhétorique et analyse du discours mais revendique aussi la raison rhétorique comme fondement de l'analyse du discours. À l'aide d'arguments historiques, se basant sur la laïcisation de la parole par Simonide, la tentative de réponse mène l'auteur à une question plus fondamentale. Cette question est la quête d'un paradigme rationnel pouvant rendre compte de la pluralité-hétérogénéité du discours social que ni la rhétorique perelmanienne, ni la logique naturelle de Grize, ni les postures d'Angenot ne sont, pour l'auteur, en mesure de renverser la conception de la rationalité comme éliminatrice de la pluralité discursive, soit ramener la rationalité au *logos*. La thèse de l'auteur veut que c'est bien la raison *mètis* qui introduit dans une conception de la raison rhétorique l'unité comme condition même de possibilité de la pluralité.

Enfin, pour bien conclure ce numéro spécial, le texte de **Nicole Ramognino** intitulé « De la consistance du Discours » commence par un survol des grandes balises des traditions anglo-étasunienne et française. Sans viser une « nouvelle région du savoir » pour l'analyse du discours, l'auteure émet une hypothèse méthodologique d'un présupposé commun aux différentes approches. Celle-ci serait la fonction double d'existence de la matérialité discursive qui ne se limite pas, comme souvent dans l'approche française, à la matérialité linguistique, soit l'existence d'un monde des signes, mais comprend aussi l'aspect physique et social de tous les éléments de l'activité discursive. À partir de cette matérialité et de ses règles de composition internes et externes, le regard décalé du chercheur interrogera les différentes traces du fonctionnement du discours. Ces interrogations étant par définition non exhaustives, et afin de problématiser la compréhension naturelle du chercheur, qui nous rappelle à bien des égards les intuitions de Devereux, il convient de revenir à l'explicitation des théories implicites qu'il a sur les données, que l'auteure nomme théorie de la description et illustre par le biais de la notion de représentations sociales.